

Anne-Marie Desplat-Duc



Les
COLOMBES
du Roi-Soleil

Un corsaire nommé Henriette



Originaire de Saint-Malo,

Henriette a tout d'un garçon manqué.

Amoureuse du vent et de la mer, elle ne rêve que de bateaux,
alors qu'à Saint-Cyr, elle doit se plier à l'étude, au calme et à la prière.
Elle décide de reprendre sa liberté et d'aller au-devant de l'aventure...



*Les colombes du Roi-Soleil
élevées aux portes de Versailles,
rêvent d'amour et de liberté.*



Illustrations d'Aline Bureau

Retrouve toutes les aventures de tes héroïnes préférées



LOUISE

Le secret de Louise



CHARLOTTE

Charlotte, la rebelle



HORTENSE

La promesse d'Hortense



ISABEAU

Le frère d'Isabeau



ÉLÉONORE

Éléonore et l'alchimiste



HENRIETTE

*Un corsaire nommé
Février*



GERTRUDE

Gertrude et le Nouveau monde



OLYMPE

Olympe comédienne



ADÉLAÏDE

Adélaïde et le prince noir



JEANNE

*Jeanne, parfumeur
du Roi*



VICTOIRE

*Victoire et la princesse
de Savoie*



GABRIELLE

*Gabrielle,
demoiselle d'honneur*

Les
COLOMBES
du Roi-Soleil

© Flammarion, 2008
© Flammarion pour la présente édition, 2012
87, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris Cedex 13
ISBN : 978-2-0812-6498-4

Anne-Marie Desplat-Duc



Les
COLOMBES
du Roi-Soleil

Un corsaire nommé Henriette

Flammarion jeunesse

Chapitre

1



Je m'appelle Henriette de Pusay.

Je ne sais trop comment débiter mon histoire, parce qu'il me semble que depuis ma naissance je n'ai jamais été au bon endroit au bon moment et que je suis indésirable partout où je me trouve.

Mon père, Jean-Henri de Pusay, est un armateur, amoureux de la mer. Il a utilisé la fortune de ma mère et celle de sa famille à armer des vaisseaux en course pour servir notre roi. Ma mère n'a jamais partagé cette passion. Elle aurait préféré qu'avec son importante dot mon père achète une charge qui lui aurait permis de vivre à la cour. Au lieu de cela, nous habitons une demeure dans la bonne ville de Saint-Malo, où elle s'ennuie beaucoup.

Ma naissance causa du chagrin à mon père et un espoir vite déçu à ma mère.

Mon père souhaitait un fils afin qu'il prenne la succession. Ma mère, elle, fut plutôt heureuse de ma venue ; elle espérait une fille qui lui ressemble, c'est-à-dire belle, blonde, le teint clair, et avec qui, l'âge venant, elle parlerait tissu, fanfreluches, bijoux. Las, elle déchantait dès que je sus marcher ou plutôt courir.

Je n'aimais rien tant que parcourir la grève dans les embruns. Me montrer crottée et échevelée dans le salon où elle brodait ne me gênait point. Et porter une tenue défraîchie et des bas reprisés ne m'indisposait pas.

— Qu'ai-je fait à Dieu pour avoir une fille telle que vous ! se plaignait-elle.

N'ayant point de réponse à cette question, je baisais la tête.

— Vous n'avez rien de moi, aucune beauté, aucune grâce, et si votre père continue de se ruiner sur la mer, vous n'aurez même pas de dot. Que ferait-on de vous, alors ?

Chaque fois ses remarques me blessaient. Afin qu'elle m'aimât, j'acceptais sans rechigner que Mariette, ma nourrice, me coiffe, m'habille, me poudre, me parfume, puis je restais de longues heures assise sur un ployant tandis qu'elle devisait avec des dames venues lui faire visite. C'était pour

moi un véritable exploit de ne point bouger alors que j'apercevais la lande par la fenêtre.

Mon père était mon allié.

Il s'était bien rendu compte que je n'avais rien de commun avec ma mère, mais que je goûtais ¹, comme lui, la mer et le vent. Aussi, les après-dîners, il me faisait monter en croupe et nous galopions sur la grève ou nous allions sur le port admirer ses vaisseaux.

— Quel dommage, me disait-il, que vous ne soyez point un garçon. J'aurais eu beaucoup de plaisir à vous apprendre tout ce qui fait un homme d'honneur.

Il y avait tant de regret dans sa voix qu'un jour, je devais avoir cinq ou six ans, je lui affirmai :

— Père, je serai ce que vous décidez, et si vous voulez que je sois un garçon, je le serai.

Il éclata de rire, m'ébouriffa les cheveux et me dit :

— Ah, mon enfant, Dieu vous a fait naître fille et vous n'y pouvez rien !

J'étais encore jeune et naïve ; la création divine m'était inconnue alors que j'éprouvais un amour et une admiration immenses pour ce père qui s'occupait de moi. Aussi, je m'exclamai :

1. Apprécier.

— Alors Dieu s'est trompé et, pour vous plaire, je serai un garçon !

Ma mère, qui voyait d'un mauvais œil ma complicité avec mon père, me grondait :

— Henriette, vous feriez mieux d'apprendre vos prières !

Et elle reprochait à son mari :

— N'encouragez pas Henriette dans son vice.

— Voyons, ma chère, vous exagérez. Henriette aime ce que j'aime, et ce n'est point un crime.

— Si. Vous savez bien qu'Henriette, sans dot et avec le physique que dame nature lui a donné, ne pourra pas se marier. Elle est donc destinée à entrer dans un couvent, et s'il arrive aux oreilles des religieuses que notre fille se conduit comme... comme un garçon, aucune congrégation ne l'acceptera.

— Henriette n'est point aussi jolie que vous, ma mie, je vous l'accorde, mais elle ferait le bonheur d'un homme, j'en suis certain.

— D'un rustre, n'en doutez pas ! Je préfère donc qu'elle soit religieuse. Je vous répète qu'une demoiselle doit recevoir une éducation de demoiselle. Vous aurez bientôt un fils et vous l'éduquerez comme vous le souhaitez. Pour l'heure laissez Henriette aux mains des femmes.

J'avais écouté cette conversation sans broncher comme si je ne l'avais pas comprise. Mais chaque mot m'avait déchiré le cœur.

Heureusement, mon père ignora les jérémiades de ma mère et je continuai à passer beaucoup de temps en sa compagnie. Ma mère prit donc le parti de m'ignorer.

Elle mit au monde deux autres enfants dont on ne me parla même pas, car ils moururent quelques jours après leur naissance.

L'année de mes sept ans, Bertille vint au monde. Nouvelle déception pour mes parents.

Moi, j'étais ravie. J'avais hâte qu'elle sût marcher pour partager mes jeux.

Elle ne les partagea jamais.

Ma mère décréta que je ne devais point approcher Bertille, sur laquelle je risquais d'avoir une mauvaise influence. C'était ridicule. Elle n'était qu'un poupon qui dormait et tétait sa nourrice. Son ordre fut cependant respecté, car tout le personnel craignait ses colères. On me logea dans une pièce éloignée de sa chambre.

Je compris alors que, quoi que je fisse, ma mère ne m'aimerait point. Elle reportait sur Bertille tous les rêves qu'elle avait faits pour moi.

J'en perdis l'envie de vivre pendant plus d'un an. Je n'avais plus d'appétit et je passais mes journées à dormir. Seules les sorties avec mon père me tiraient de ma torpeur. Mais ses affaires l'occupaient trop à

mon goût et il me semblait qu'il me proposait moins souvent de l'accompagner.

Est-ce que lui aussi se désintéressait de moi ? N'étais-je pas assez garçon ?

C'est Luc-Henri, mon cousin, qui me sauva. Pourtant, je dois avouer que notre première rencontre avait tout de celle du chien qui croise un chat de gouttière.

Il avait deux ans de plus que moi et venait de perdre sa mère d'une fièvre tierce¹. Son père, qui peinait à se remettre de la mort d'une femme tendrement chérie et qui, en plus, était couvert de dettes, se réfugia chez nous autant pour échapper à ses créanciers que pour ne pas se retrouver seul dans une grande bâtisse au cœur de la campagne malouine².

Lorsque mon père m'annonça son arrivée, je m'étonnai que nous ayons presque le même prénom.

— C'est en hommage à votre grand-père, Henri de Pusay, qui s'est illustré à la guerre auprès d'Henri IV, m'expliqua mon père. Le premier enfant de chaque couple de la famille porte le prénom Henri. En principe, c'est toujours un garçon. Vous avez fait, ma fille, mentir les prédic-

1. Fièvre qui se manifeste tous les trois jours.

2. De Saint-Malo.

tions. Et je serai le seul de la lignée à ne point avoir de descendant mâle.

Encore une fois, je sentis poindre comme un reproche dans la voix de mon père, qui ajouta comme pour décupler ma culpabilité :

— Mon frère a eu plus de chance que moi.

Aussitôt, je détestai ce Luc-Henri qui, parce qu'il était né garçon, faisait le bonheur et la fierté de ses parents quand je n'en faisais que le malheur.

Quand il arriva, il me coula un regard narquois qui semblait dire : « Pouah ! une fille ! »

Je plantai mes yeux noisette dans les siens sans rougir. Je crois me souvenir que c'est lui qui baissa la tête.

Au début, il m'ignora et je fis de même.

Notre amitié naquit un jour froidureux de novembre alors que, emmitouflée dans une cape, je revenais avec mon père de Saint-Malo où j'avais assisté malgré la pluie et le vent au carénage d'une frégate. Monté sur son cheval, il entra en trombe dans la cour. Mon père me déposa devant lui avant de conduire sa monture à l'écurie. Luc-Henri fit cabrer son cheval pour m'impressionner. Je n'avais pas peur des chevaux et, bien décidée à lui montrer que je n'étais pas une poule mouillée, je lui saisis le pied, l'arrachai de l'étrier et le tordis. Il poussa un cri et tomba dans la boue. Il se releva aussitôt

et bondit sur moi. Je l'esquivai. Mais sa deuxième attaque me fut fatale et il me renversa sur le sol. Je lui donnai force coups de pied et de poing pour me libérer, il m'en rendit autant. C'est mon père qui nous sépara.

— Luc-Henri, ce ne sont pas des façons de se conduire avec les demoiselles, gronda-t-il.

— Celle-là n'est pas une demoiselle ordinaire, se défendit-il en reniflant le sang qui perlait à son nez.

Mon père rit et ajouta :

— J'en conviens.

Puis me secouant par le bras, il me tança ¹ :

— Henriette, il serait temps de vous assagir.

— Être sage m'ennuie. Et puis Luc-Henri m'a défiée. Auriez-vous préféré que je m'enfui en pleurant ?

Pour toute réponse, il me tapa sur l'épaule comme il l'aurait fait si j'avais été un garçon et soupira :

— Vraiment quel dommage... Vous avez de la trempe et de la répartie !

Se tournant vers Luc-Henri, il poursuivit :

— Eh bien, maintenant que vous savez qu'Henriette n'est pas une sucrée ² qui se pâme devant un

1. Gronda.

2. Mijaurée.

cheval, vous pouvez faire la paix et lui présenter vos excuses.

Mon cousin hésita, furieux sans doute de ne pouvoir s'imposer devant une fille. Il s'exécuta de mauvaise grâce.

— À vous, Henriette, m'ordonna mon père.

Je bredouillai un vague « je regrette » et je tournai prestement les talons.

Je me promis de tout faire pour éviter de croiser ce garçon.

Cela me fut impossible, car mon père décida d'instruire Luc-Henri sur les choses de la mer. Il était présent à chacune de nos sorties et j'en mourais de jalousie. Lorsqu'il n'était pas avec mon père, il apprenait à manier l'épée et le sabre avec un maître d'armes. J'assistais en cachette à toutes ses leçons. J'aurais bien voulu, moi aussi, savoir manier les armes ne serait-ce que pour être son égale.

Un jour, après le départ de son professeur, Luc-Henri me découvrit blottie derrière un paravent. Je crus qu'il allait ricaner et me chasser, mais il me dit :

— Veux-tu que je t'apprenne ?

J'étais si interloquée par sa question que je bafouillai :

— Je... heu... ne sais pas si...

— Ah, il est vrai que tu es une fille, je l'avais oublié.

Sa réplique me piqua et je protestai :

— Non. Je suis une fausse fille et je veux apprendre à me battre à l'épée comme toi.

— Alors, allons-y, s'exclama-t-il en me lançant l'épée qu'il avait encore à la main.

Par un réflexe que je ne m'explique pas, j'en saisis le pommeau au vol sans me blesser. Il siffla d'admiration :

— Diantre, tu t'y prends bien !

Il alla quérir une autre épée et me donna ma première leçon.

D'autres suivirent. Chaque fois que le maître d'armes quittait la salle, j'y entrais et Luc-Henri m'enseignait ce qu'il venait d'apprendre.

C'est à ce moment-là que je vis moins souvent mon père. Je n'en connais pas la raison exacte. J'ai ouï-dire¹ par les domestiques, qui sont toujours au courant de tout, qu'il faisait sa cour au roi pour obtenir une charge, car il n'y avait plus d'argent à la maison. J'eus le sentiment qu'il me délaissait et j'en souffris. Fort heureusement, mes liens avec Luc-Henri s'étaient renforcés. Je crois qu'il me considérait comme son égale. Cela me ravissait. Son père souffrait d'une sorte de maladie de langueur habituellement propre au sexe féminin et il ne quittait guère sa chambre. Ma mère mignotait ma sœur

1. Entendu.

et ne s'occupait toujours pas de moi. Nous étions donc livrés à nous-mêmes et cela me convenait.

Ce fut la période la plus heureuse de mon existence.

Souventes fois, Luc-Henri me prenait sur son cheval et nous galopions jusqu'au port de Saint-Malo pour admirer les vaisseaux. Nous nous glissions au premier rang pour assister au déchargement des boucauts ¹ de tabac, des tonnelets d'épices indiennes, des ballots d'étoffes, des bois précieux. C'est là que nous fîmes la connaissance d'un certain René Trouin. Il avait l'âge de mon cousin et connaissait des histoires fabuleuses qu'il nous contait alors que nous étions assis sur un tas de cordages roulés sur le quai.

— Quel dommage, à cause de la paix de Nimègue qui a mis fin à la guerre contre la Hollande, il n'y a plus d'armement en course ! Mon père a dû quitter son navire *La Vierge sans macule* pour rester à terre, où il s'ennuie à mourir, nous expliqua-t-il.

— Eh oui, renchérit mon cousin, sans guerre, plus de corsaires !

— Et sans armement pour le roi, nos parents sont à la ruine, ajoutai-je pour leur montrer que j'étais au courant des pratiques de la mer.

1. Tonneaux.

— Savez-vous que Jean Bart avait à peine vingt ans quand il commanda la galiote *Le Roi David*, armée de deux canons seulement, et qu'il prit huit navires ennemis ! reprit René.

— Plus tard, je serai corsaire au service du roi de France, annonça Luc-Henri.

— Moi aussi, lançai-je.

Les deux garçons éclatèrent de rire.

— Corsaire, ce n'est pas pour les filles ! prétendit mon cousin.

Je me renfrognai. Depuis que Trouin était l'ami de Luc-Henri, celui-ci était un peu moins le mien. Les deux garçons se liguèrent parfois contre moi pour me rabâcher que je n'étais qu'une fille, et c'était fort désagréable.

Le comble fut qu'ils m'empêchèrent de monter sur un canot que Trouin avait l'intention d'emprunter, sous prétexte que j'allais leur porter malheur.

— Les filles, tout comme les lapins, sont interdites sur les vaisseaux, m'apprit René. Les premières perturbent l'équipage et les seconds rongent les cordages. On ne doit même pas prononcer le mot à bord sous peine des pires sanctions.

Ivre de colère, je me ruai sur Trouin, qui détachait l'embarcation de la bite d'amarrage. Ne s'attendant pas à mon attaque, il fut projeté à l'eau. Luc-Henri se pencha pour lui tendre la main et, à son tour, je le poussai à la mer. Après quoi je

montai seule sur l'embarcation et je m'éloignai du quai à la rame sous les encouragements et les rires des marins qui avaient assisté à la scène.

De ce jour, je participai à toutes les expéditions que Luc-Henri et René entreprirent en mer et je suis assez fière de dire que lorsque c'était mon tour de jouer le capitaine, je savais parfaitement me faire obéir de mes hommes et diriger le bateau pour éviter les écueils, les bancs de sable, et louvoyer entre les grands vaisseaux amarrés au port.

L'année de mes dix ans, le monde s'écroula autour de moi.

Luc-Henri fut admis au collège Saint-Thomas de Rennes. Mon oncle avait décidé que puisqu'il n'avait pas les moyens de lui acheter une charge à la cour et encore moins un régiment pour qu'il entame une carrière militaire, il entrerait dans les ordres.

C'était, pour lui, pour nous, la fin d'une longue période de liberté. Il se soumit pourtant, parce qu'il n'avait pas le choix. Il lui fallait absolument un établissement pour assurer son avenir.

Je me souviens fort bien du jour où il quitta la maison. Je n'avais presque pas dormi de la nuit. Je perdais en lui plus qu'un ami. Il était la seule personne qui me comprenait vraiment et la seule (en dehors de mon père) qui m'aimât un peu. Je

l'aimais aussi beaucoup. J'en étais même arrivée à me dire que, plus tard, il m'épouserait, tout laid-ron que j'étais, parce que nos enfances nous avaient liés à jamais. Comme il allait devenir prêtre, j'avais l'abominable impression qu'il m'abandonnait à mon triste sort.

Je ne me doutais pas alors de ce que le destin me réservait.

Chapitre

2



Peu après le départ de Luc-Henri, alors que je me morfondais à contempler le ciel d'une des fenêtres de ma chambre, mon père, de retour de Versailles, me fit appeler dans le salon.

Lorsque j'y pénétrai, ma mère y était déjà, assise dans un fauteuil le dos à la cheminée, où crépitait un feu. Mon père m'annonça alors qu'il avait enfin obtenu une place pour moi dans la toute nouvelle Maison Royale d'éducation de Saint-Louis que Mme de Maintenon avait fait construire à Saint-Cyr.

— C'est une grande chance pour vous, mon enfant, poursuivit-il. J'ai fait une cour empressée au roi et j'ai usé de tous mes appuis pour obtenir ce privilège. Vous serez instruite et logée gracieusement

jusqu'à vos vingt ans, après quoi le roi vous donnera une dot confortable qui vous permettra de vous marier.

— Ou tout au moins d'entrer dans un couvent, coupa ma mère, parce que les trois mille livres du roi ne suffiront pas à vous trouver un parti.

— Mais, je...

— Voyons, Henriette, vous allez sur vos dix ans. Il faut que vous appreniez tout ce qu'une demoiselle de qualité¹ doit savoir et abandonniez cette vie de sauvagienne, m'encouragea mon père.

— Ici vous subissez la mauvaise influence de votre cousin et vous reniez les préceptes de notre Sainte Église en vous conduisant comme... comme un garçon, déclara ma mère.

— Luc-Henri n'y est pour rien, et puis, il va devenir prêtre ! décrétai-je.

— Il n'est que temps pour lui. Il était sur une mauvaise pente et je suis heureuse que son père ait écouté mes sages conseils et qu'il soit à Saint-Thomas, continua ma mère.

Ainsi, c'était à elle que je devais le chagrin de perdre mon cousin. Et maintenant, c'était moi qu'elle voulait enfermer loin de notre maison. Mes yeux se brouillèrent de larmes contenues.

— C'est pour votre bien, murmura mon père.

1. Noble.

Il me parut qu'il n'en était pas vraiment convaincu, mais qu'il avait agi sur les ordres de ma mère simplement pour ne pas avoir à subir sa colère. Je lui en voulus. J'aurais souhaité qu'il prenne ma défense, qu'il m'aime pour deux, qu'il fasse comme si j'étais son fils. Mais, au fond de moi, je savais que c'était impossible.

Quelques jours plus tard, mon père attela notre charrette pour nous conduire, Mariette et moi, à Rennes d'où un coche partait chaque semaine pour Versailles.

On avait prévenu mon père qu'il n'y avait pas besoin de linge, de jupe, de bustier et de souliers puisque le roi s'en chargeait, mais Mariette ne voulut point que je parte avec de méchants habits. Elle parvint à me dénicher des vêtements neufs et prit un soin particulier à ma coiffure. Elle m'aimait tendrement et, dans mon cœur, elle avait pris la place de ma mère. J'étais contente qu'elle m'accompagnât.

Lorsque mon père me vit, il s'exclama :

— Je ne reconnais plus ma sauvageonne ! Voilà une véritable demoiselle !

Il avait mis de la gaieté dans sa voix. Toutefois, je ne me déridai pas, au contraire je marmonnai :

— Ce jupon est trop large, le corps ¹ trop serré, et le tissu de la jupe trop fin, je ne pourrai point courir ainsi vêtue.

1. Corset.

— Il n'est plus question de courir, Henriette. Vous devez faire honneur au nom que vous portez et vous conduire dignement.

— Je me moque de tout cela, grognai-je.

— Il ne faut pas. L'honneur, c'est tout ce qu'il reste aux personnes qui se sont ruinées pour servir le roi. L'honneur, ma fille, souvenez-vous-en !

Ce petit discours me marqua et le mot « honneur » se grava dans ma mémoire.

Ma mère m'avait baisé froidement le front sur le perron en me recommandant :

— Soyez sage et pieuse.

Bertille, vêtue comme une demoiselle en miniature, les cheveux bouclés au fer, poudrés et enrubannés, me tendit la main et me récita la phrase que ma mère avait dû lui apprendre :

— Au revoir, portez-vous bien.

Je me baissai pour l'embrasser, mais elle recula. Nous étions étrangères.

Nous arrivâmes à Rennes à la couchée ¹. Mon père nous conduisit dans une modeste auberge et retint une chambre pour Mariette et moi. Il repartit aussitôt. Je ne sais si c'est par mesure d'économie ou pour éviter de s'attendrir trop sur notre séparation. Il me

1. À l'heure de se coucher.

tint serrée contre lui un moment, ce qui s'était rarement produit, et, la gorge nouée par l'émotion, il murmura :

— Ainsi donc vous êtes en chemin pour devenir une parfaite demoiselle...

— Père, dis-je, des larmes dans la voix, jamais je n'oublierai nos chevauchées, nos promenades sur le port, l'odeur de la mer et...

— Il le faudra, coupa-t-il. Votre mère a raison. Ce ne sont point là des activités convenables pour une demoiselle.

— Mais vous savez, vous, que c'est tout ce que j'aime.

Il soupira, m'éloigna de lui, saisit le chapeau qu'il avait déposé sur le lit et ajouta avant de franchir la porte :

— Oubliez tout cela. Consacrez-vous à l'étude et à Dieu puisque c'est votre destinée.

Lorsque j'entendis décroître son pas dans l'escalier de bois, les larmes que j'avais contenues inondèrent mes joues.

— Ainsi... c'est fini, balbutiai-je.

Il me sembla vraiment, à ce moment précis, que ma vie s'arrêtait.

Mariette me gronda :

— Voyons, un peu de cœur ¹ ! Ton avenir ne sera sans doute pas aussi sombre que tu l'envisages ! Tu

1. Courage.

ne pars point sur une île déserte. Au contraire, toi qui n'as jamais eu d'amie, à Saint-Cyr tu en rencontreras par dizaines qui, elles aussi, ont quitté leur famille, leur maison...

— Luc-Henri était mon ami et cela me suffisait.

— Les hommes attendent de nous autre chose que de l'amitié, tu le découvriras plus tard, bien que pour Luc-Henri ce soit différent puisqu'il est destiné à la prêtrise. Et puis, ma chère enfant, tu n'as pas le choix. Tu dois te soumettre aux volontés de tes parents. Alors plutôt que de ressasser tes malheurs, il vaut mieux voir le bon côté de la chose.

— Et quel est-il ? répliquai-je, agacée par son ton moralisateur.

— Tu vas acquérir de l'instruction : savoir lire, compter, parler en société, chanter aussi... moi pour le dixième de tout ça, je serais prête à tous les sacrifices.

Ne partageant pas son opinion, je restai muette. Mariette était, pour quelques jours encore, mon seul lien avec ce qui allait devenir « mon passé », je ne voulais pas que nous nous fâchions.

Quand le coche nous emporta pour Versailles, afin de ne pas succomber à la tristesse, je décidai de mettre ses conseils en pratique. Je m'isolai du bavardage insipide des autres voyageurs en fermant les yeux et je décrétai que je venais de monter

à bord d'un navire en partance vers les îles, celles que René Trouin nous avait décrites et où son père avait débarqué plusieurs fois pour charger des épices, du tabac, de la canne ¹. Des îles peuplées d'oiseaux multicolores et bruyants, de fleurs énormes et chatoyantes, où il fait toujours chaud et où la mer regorge de poissons étranges et bariolés.

Lorsqu'elle me laissa à la porte de la Maison Royale de Saint-Louis, je réunis mes forces pour ne pas fondre en sanglots. Je quittais définitivement la liberté chère à mon enfance pour un univers qui me parut avoir l'austérité d'une prison. D'ailleurs, Mariette, aussi émue que moi, abrégua nos adieux afin d'éviter que nous nous attendrissions.

— Tu prieras pour moi, me demanda-t-elle comme si j'allais prendre le voile sur l'heure.

— Tu ne m'oublieras pas ? la suppliai-je.

La dame de Saint-Louis qui était venue m'accueillir m'assura :

— Ne soyez pas en peine, mon enfant, cette maison est la vôtre désormais.

Il est vrai que, malgré le manque cruel de liberté, je me plus à Saint-Cyr, parce que je fis la connaissance de beaucoup de demoiselles de mon âge, et plus particulièrement des comédiennes choisies

1. Canne à sucre.

pour jouer la pièce *Esther* dans laquelle j'interprétais un petit rôle : Louise, Éléonore, Gertrude, Olympe, Charlotte, Isabeau, Adélaïde et Hortense. Cette dernière était bretonne et cela aurait pu nous rapprocher. Las ! nous n'avions point le même caractère ! Hortense était tout le contraire de moi : sage et pieuse. Le jour où je compris qu'elle avait été enlevée par Simon, j'en vins à me dire que nous aurions pu être amies car, comme moi, un feu intérieur la consumait. Il était trop tard.

Après son départ et celui de Louise, de Charlotte, puis d'Isabeau, je nouai des liens chaleureux avec Éléonore, Gertrude, Olympe, Anne et Jeanne, et ce sont elles qui m'aidèrent à supporter l'enfermement.

Jamais aucune d'elles ne me fit remarquer que je n'avais pas le visage fin, que mon ossature était épaisse et que je manquais de tétons. Il est vrai que la robe que nous portions gommait nos différences. Aussi, je me sentis pareille aux autres et, après les critiques de ma mère sur mon absence de beauté, il me fut doux de me fondre dans cette communauté. Pour autant, je n'oubliais pas Luc-Henri, ni René Trouin, nos batailles et nos après-dîners où nous admirions les navires en partance pour l'Orient ou ceux qui appareillaient le ventre chargé de merveilles. Je me demandais si Luc-Henri allait bientôt recevoir la tonsure qui le ferait prêtre et

l'éloignerait définitivement de moi. Car plus je grandissais, plus je me rendais compte qu'un sentiment plus doux et plus trouble que l'amitié m'attachait à lui. Plus le temps m'éloignait de lui, plus l'amour me tourmentait. Certaines nuits, j'en voulais à la terre entière de l'avoir voué à la prêtrise alors que j'étais moi-même enfermée pour devenir nonne. La vie aurait été si belle si nous avions pu nous unir. Je me résignai cependant et je supportai tant bien que mal les six années qui me conduisirent à mes seize ans.

J'aurais probablement attendu sagement mes vingt ans et la dot du roi pour quitter Saint-Cyr si la règle de notre maison ne s'était pas durcie par la faute de l'abbé Godet des Marais ¹. En effet, il avait persuadé Mme de Maintenon qu'en nous faisant jouer des pièces de théâtre, en ouvrant notre esprit à la géographie, à l'histoire, à la littérature, et en acceptant que nous poudrions nos cheveux, elle nous conduisait tout droit en enfer. Ainsi, vers le milieu de l'année 1692, notre maison si gaie se transforma en un couvent triste et sévère. Gertrude fut emprisonnée pour une mauvaise action qu'elle avait commise. Isabeau eut la chance d'être engagée par Mme la duchesse de Bourbon pour éduquer ses enfants et Éléonore quitta notre maison pour

1. Voir *Le Rêve d'Isabeau*.

épouser l'ambassadeur de Saxe qui, malgré son grand âge, lui offrait l'opportunité de ne point finir religieuse et de mener une vie de cour agréable ¹. Mes chères compagnes partaient les unes après les autres, et lorsque, dans le dortoir, nous ne nous retrouvions plus que quatre pour bavarder, la nostalgie s'emparait de nous.

— Rien n'est plus comme avant, se lamentait Olympe, non seulement on nous interdit tout, mais notre groupe d'amies se réduit de plus en plus.

— Nous sommes encore quatre, il faut jurer de ne pas se séparer, proposa Jeanne.

— Cela ne sert à rien de jurer, ce n'est pas nous qui décidons ! ajouta Anne.

Elle avait raison. Et j'étais persuadée que si une occasion se présentait à l'une d'entre nous de fuir notre couvent, nous ne la manquerions pas.

Moi, en tout cas, je n'étais pas faite pour l'étude et encore moins pour le calme et la prière. La vie à Saint-Cyr ne m'avait été supportable que parce qu'on pouvait y chanter, y jouer la comédie, découvrir des pays en géographie ou des rois en histoire. Mais puisque ces joies nous étaient ôtées et qu'il ne nous restait, pour occuper nos journées, que la prière et la broderie des nappes d'autel, l'ennui

1. Voir *Éléonore et l'alchimiste*.

s'empara de moi et j'en perdis l'appétit et le sommeil.

Je tombai plusieurs fois en pâmoison pendant l'office. La sœur infirmière s'inquiéta de ma maigreur et me gronda un jour :

— Si vous continuez ainsi, mon enfant, nous serons obligés de vous rendre à votre famille.

— Ah ?

— Oui. Le règlement nous autorise à renvoyer les demoiselles atteintes d'une infirmité.

Je cachai le sourire qui naquit sur mes lèvres. Sœur Marie de Jésus venait de me donner la solution pour que je recouvre la liberté.

Dans la nuit du dortoir, Olympe, Jeanne et Anne, qui étaient venues me rejoindre dans mon lit me firent, à leur tour, la morale :

— Vous devez manger, Henriette, sinon vous tomberez malade pour de bon.

— Voyez, le mois dernier, deux petites de la classe rouge sont mortes des fièvres. Si votre organisme est affaibli, les mauvaises humeurs risquent de s'emparer de vous.

— Merci, mes amies, de vous soucier de moi, mais j'ai un autre projet, leur annonçai-je.

— Ah, oui ? s'étonna Anne.

— Il est vrai qu'au début c'est la détresse qui m'ôta l'appétit. À présent...

J'hésitais à leur ouvrir mon cœur. Jeanne m'y poussa en insistant :

— Poursuivez, Henriette.

— À présent, je ne mange plus volontairement... parce que c'est le seul moyen que j'ai de retourner chez moi.

Je leur révélai ma conversation avec sœur Marie de Jésus et je conclus :

— Je vais écrire à mes parents, pour leur apprendre que je suis malade. J'espère que la mère supérieure confirmera mon état de santé. Alors, peut-être mon père viendra-t-il me chercher ?

— Et cela en fera une de plus de partie ! soupira Jeanne.

Je lui entourai les épaules de mon bras et repris :

— Je vous regretterai toutes. En vous j'ai de véritables amies... mais depuis la venue de M. Godet des Marais, je n'ai que de sombres pensées et je rêve d'espace, de grand air, de liberté.

— Il est vrai que, d'après ce que vous nous avez conté sur votre enfance, vous préféreriez courir le long de la mer plutôt que d'aller à vêpres, s'exclama Olympe.

— Oui. Assurément, vous ne ferez pas une bonne nonne, se moqua Anne.

— Moi non plus, renchérit Jeanne, ce sont les belles robes, les bijoux, les fêtes, les bals dont j'ai envie, et me gâter le teint dehors me ferait horreur.

— Je n'ai jamais été tentée par cette vie de parade. J'ai besoin d'action.

— Comme... comme un garçon, souffla Anne interloquée.

— Oui, je l'avoue. D'ailleurs, je sais monter à cheval, tenir une épée et j'ai le pied marin.

— J'ai du mal à vous imaginer en mousquetaire ou en corsaire, plaisanta Jeanne.

— Surtout maintenant que vous n'avez plus que la peau sur les os, me gronda affectueusement Olympe, et si vous voulez reprendre les activités que vous aimez, il faudra bien que vous mangiez à nouveau.

— Dès que j'aurai quitté cette prison, l'appétit reviendra, assurai-je.

Puis, pensant soudain à ma mère, je murmurai :

— Pourvu que ma mère ne s'oppose pas à mon retour !

— Mais non, voyons, une mère veut toujours le bonheur de sa fille, prétendit Jeanne.

C'est parce qu'elle ne connaissait pas la mienne !